

Alexandre VARILLE

BHB
3323
br

Un Point de Vue nouveau
sur l'Architecture pharaonique

EDITIONS « SYNTHESSES » — BRUXELLES

Alexandre VARILLE

BHB
3323

Un Point de Vue nouveau
sur l'Architecture pharaonique

7^e Année — N° 81

EXTRAIT DE LA REVUE « SYNTHÈSES »

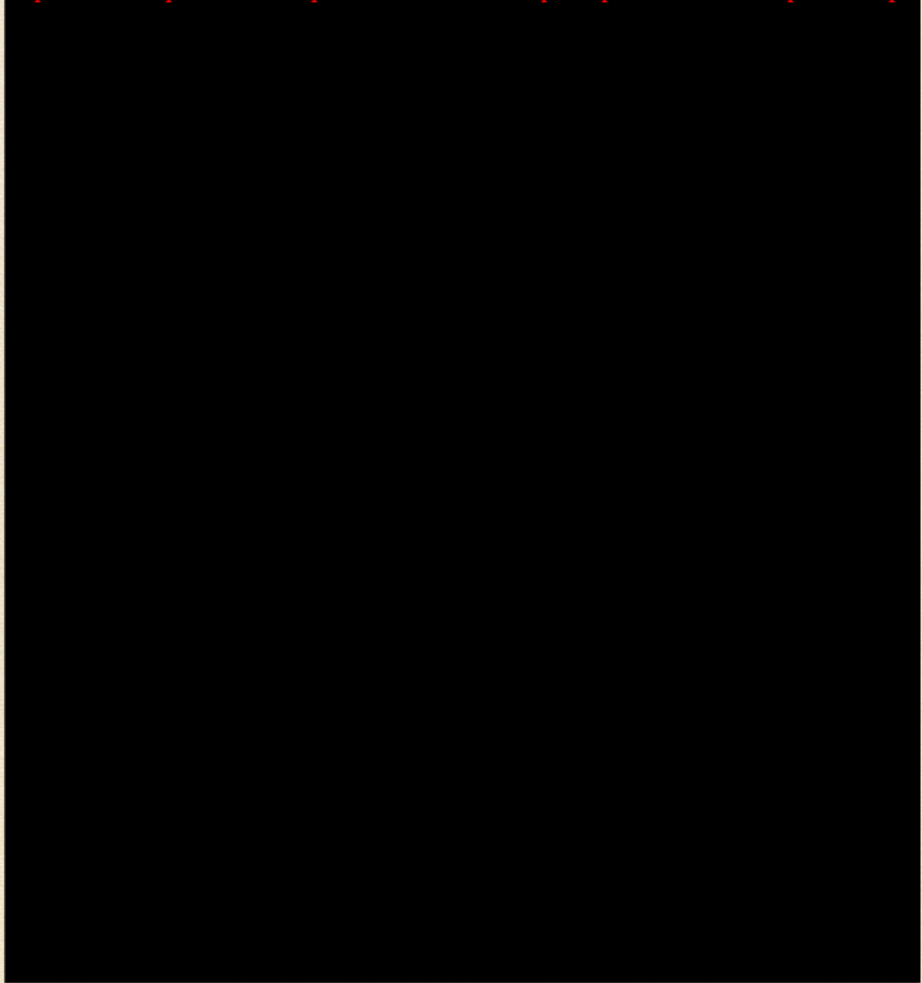


La présente édition comprend
250 exemplaires sur papier des
Papeteries du Pont de Warche.

des Presses des Etablissements
SNOECK-DUCAJU & FILS
à Gand.

29425 - 110 - A

La préface de Jacques Masui n'est pas libre de droits et n'est pas disponible dans cette copie numérique.



Jacques MASUI

L'EGYPTOLOGIE débute avec la célèbre mission napoléonienne. Cette expédition, qui groupe toute une élite de savants français, exécute d'innombrables relevés topographiques et géologiques. Elle note la flore et la faune de l'Égypte et mille détails de la vie dans la vallée du Nil. Elle relève surtout, avec application, les plans des monuments et leurs inscriptions. Elle est convaincue d'avoir découvert la source la plus ancienne et la plus sûre qui révélera l'histoire de l'humanité, en dehors des données bibliques.

L'esprit révolutionnaire anticlérical excite, sans aucun doute, l'enthousiasme de ces savants qui exécutent en quelques mois un labeur stupéfiant, dans les conditions les plus difficiles.

On découvre le zodiaque de Dendéra, qui est aujourd'hui au Musée du Louvre. On croit pouvoir y déchiffrer des indications de temps, qui mettraient en échec les six mille ans de la création. On espère, on cherche; mais l'écriture hiéroglyphique reste incompréhensible.

Vient alors le génial CHAMPOLLION qui, après un effort épuisant, finit par découvrir la clé de cette écriture mystérieuse. Le zodiaque de Dendéra, pas plus que les autres monuments anciens, ne viendra contredire l'enseignement biblique. Le

(1) Ce texte est formé des réponses préparées par Alexandre Varille pour une interview à la Radiodiffusion française.

message pharaonique restera indéchiffrable pour la mentalité qui guidera les chercheurs. Les textes, lus comme les écritures modernes, ne révéleront rien de la science ésotérique des Anciens, pas plus que la Bible ou que les Evangiles, qui ne s'adressent point à l'entendement commun.

Et pourtant, si tout pouvait être clarifié, il y aurait sans aucun doute concordance entre la Sagesse des Anciens et celle des livres sacrés... La Sagesse est unique et l'écriture est symbolique. Les œuvres des hommes ne diffèrent que par leur caractère personnel. Quand on approche l'essence des choses, tout s'unifie.

Après Champollion et sa magistrale découverte, l'Égyptologie est restée, pendant tout le XIX^e siècle, entre les mains de chercheurs passionnés et d'autodidactes avides de s'instruire. Et cette période a été la plus fructueuse par l'accumulation d'un énorme matériel d'étude.

L'Égyptologie a commencé à se stériliser lorsqu'elle est entrée dans le cadre officiel de l'Université, et quand des égyptologues de profession remplacèrent progressivement les égyptologues de vocation.

Le caractère didactique, rationnel de l'Université, qui ne peut modifier son enseignement qu'en prouvant l'authenticité de tous les faits, ferme heureusement la porte à toute fantaisie, mais exclut également la Raison proprement dite, puisqu'il n'admet plus la Cause impliquée dans le fait et indiscutablement certifiée par la conséquence.

On verra, par exemple, le principe du triangle rectangle de Pythagore, appliqué partout en Egypte. Le document démontrant le théorème manque. On en conclut que les Anciens ne connaissaient la fonction de ce triangle que par empirisme.

En s'appuyant sur le préjugé, le scepticisme scientifique refuse d'accorder aux anciens Egyptiens une science ordonnée et une philosophie raisonnée, affirmées pourtant par les auteurs classiques. L'égyptologie contemporaine voudrait prêter à l'Egypte pharaonique la mentalité primitive d'une humanité sortant de l'âge de la pierre, d'une humanité qui « se cherche ».

On passe ainsi sur l'ancienne Egypte sans la voir, sans la comprendre, sans la connaître, sans même vouloir l'approfondir.

Est-ce là l'effet de notre orgueil, ou de l'incapacité dans laquelle nous nous trouvons d'aborder d'autres sujets que ceux de nos préoccupations journalières ? — Il semble bien que l'absence de directive philosophique fondamentale, qui signe toute notre science actuelle, soit la cause principale qui fait de l'archéologie, et surtout de l'Égyptologie, une science stérile, n'intéressant plus que de rares savants philologues, travaillant professionnellement dans le secret de leur cabinet.

Et s'il se trouve des hommes qui soient assez ouverts pour approfondir la mentalité des Anciens, la forme sous laquelle on leur présente l'Égyptologie ne peut que les rebuter.

Depuis plus de deux mille ans, l'Égypte est pillée. D'innombrables monuments ont disparu. Les merveilleux blocs de calcaire, sculptés et couverts d'écriture, ont été jetés dans le four à chaux. Les pierres antiques ont servi à construire des villes. Les musées du monde entier s'enorgueillissent de leurs collections pharaoniques. Et malgré cela, il suffit aujourd'hui de visiter les sites anciens qui s'échelonnent sur les rives du Nil, du Delta jusqu'aux cataractes, pour être convaincu de l'existence d'une civilisation extraordinaire.

L'Égypte contemporaine s'efforce de protéger cette richesse unique, ce document authentique d'une grande histoire de l'origine de notre humanité. Ce qui reste de ce trésor est encore un livre assez riche pour nous faire connaître la pensée des Anciens, et peut-être pour nous révéler ce que les hommes ont depuis longtemps perdu : une directive de sagesse dans les efforts tentés pour pénétrer les secrets de la vie, une directive de pensée synthétisante remplaçant la pensée analytique qui conduit au désastre.

Mais encore faut-il attaquer l'étude de la philosophie pharaonique dans l'esprit même de ceux qui ont bâti et écrit. Or la mentalité occidentale moderne se montre impuissante à déchiffrer cette pensée.

L'écriture hiéroglyphique seule — si l'on considère chaque mot de la langue dans l'aspect que pourrait définir un dictionnaire —, ne révélera jamais la directive maîtresse de la pensée antique, car cette écriture tout entière est symbolique. Chaque signe est emprunté à une image naturelle, ou combinaison d'éléments naturels : ici un vautour, là une coudée, un sceptre, une bouche, une figure humaine dans une attitude définie. En approfondissant la nature d'un signe — qui semble n'être que conventionnel —, on peut découvrir qu'il s'agit d'un organe du corps animal, de la vrille d'une plante, d'une fonction géométrique. Jamais on n'a choisi arbitrairement un signe en lui attachant une valeur phonétique de convention. La valeur d'un signe est fonction d'un complexe d'éléments qui le caractérise. Autrement dit, chaque hiéroglyphe est un symbole d'une fonction vitale, et non pas seulement un *phénomène*.

Les mots composés de ces symboles n'ont plus une signification unique ; ce sont des descriptions de faits et de fonctions que nous devons traduire par des phrases entières et qui nécessitent parfois un long développement.

Un sens historique et commun de cette écriture appartient à la convention alphabétique : c'est le sens profane.

Le sens initiatique, le seul qui vaille l'effort égyptologique, exige une lecture symbolique. Celle-ci est absolument positive et ne permet aucune fantaisie. On ne peut pas attribuer au faucon des qualités, fonctions et mœurs qui sont caractéristiques du vautour. Chaque signe est une image positive qui exige non seulement une interprétation positive, mais surtout une très

vaste connaissance de la Nature. Il faut savoir ouvrir les yeux et les oreilles sur le monde. Et la science « livresque » ne suffit plus.

Mais l'écriture n'est pas le seul moyen d'expression. Lorsque, dans *Notre Dame de Paris*, Victor Hugo met en opposition un des premiers livres sortis de la presse, nouvellement inventée, avec la cathédrale: « Ceci, dit-il, tuera cela », il dit vrai et il dit faux. Il dit vrai parce que l'humanité a oublié, avec la diffusion du livre, la science du symbole. Il dit faux parce que jamais le livre ne pourra exprimer ce qu'enseignent ces pierres, la forme de la construction, les proportions données par les volumes, les mesures, la disposition des espaces, les colonnes et les voûtes, la peinture et la sculpture. Jamais le Templier, maître-d'œuvre de Chartres, n'aurait osé écrire, en un livre, ce qu'il a dit en architecture, depuis la crypte de la Vierge souterraine jusqu'à la cîme de la croix, où nous cherchons le coq symbolique.

En Egypte, on fait parler la pierre pour dire ce que les oreilles des profanes ne devaient pas entendre, à cause d'une absence de maîtrise sur leurs instincts et passions. L'égoïsme est le seul voile entre l'exotérisme et l'ésotérisme.

L'architecture pharaonique est la plus haute expression symbolique qui fut jamais donnée aux hommes. Ceci ne se rapporte pas à la technique, mais au sens même de l'architecture. Il ne s'agit pas d'une simple construction pour abriter des idoles et leur culte. Toute la construction vit. Elle se meut. Elle joue avec les Nombres et la géométrie. Chaque bas-relief, chaque colonne a une place imposée par le sens même de la dédicace du temple.

C'est par l'étude sur la base de la symbolique que l'Archéologie en général, et l'Égyptologie en particulier, deviendront fertiles et nous ouvriront l'enseignement du passé.

Cette découverte n'est-elle pas le but même de l'archéologie ? Quel avantage tirerait l'humanité de la consultation du dictionnaire et de la grammaire d'une langue morte ? A quoi sert de contempler, dans les musées, des objets curieux qui ne lui parlent plus ?

C'est en Egypte, sur le sol de l'Egypte, qu'il faut venir éprouver ce que disent ces vieilles pierres, dans leur ambiance qui est toujours vive.

L'Égyptologie contemporaine
et les divers points de vue qui s'affrontent aujourd'hui,
dans ce domaine de la Recherche Scientifique.

La grande majorité des Égyptologues ne peut penser qu'en analysant. Et c'est une impuissance de synthétiser qui caractérise leurs travaux. Les Égyptologues accumulent, clas-

sent, et croient pouvoir comprendre les états successifs de la langue et des institutions pharaoniques, sans essayer de se replacer dans les circonstances où s'est produit ce développement.

Or la pensée scientifique rationnelle a ses limites. En se basant exclusivement sur elle, l'Égyptologue moderne a produit un nombre considérable de constructions et de destructions d'hypothèses. Si elle a réalisé, par un effort méritoire, d'excellentes publications de monuments, il faut bien reconnaître qu'elle a, le plus souvent, encombré les rayons des bibliothèques d'ouvrages inutiles, quand elle a voulu aborder l'histoire des idées. En fait, depuis le début du siècle, la connaissance de l'Univers des Anciens n'a guère progressé.

Seule une pensée philosophique synthétique peut orienter les recherches de détails et guider l'assimilation des faits. Le chercheur ne peut pas utilement entreprendre l'étude des idées anciennes, s'il n'a pas lui-même une claire vision de l'unité de la vie, et une conscience de la réalité des symboles.

Ainsi que l'enseigne SCHWALLER de LUBICZ, le philosophe qui orchestre actuellement à Louxor les diverses recherches de la nouvelle école égyptologique, le symbole est le fait d'une cause métaphysique. La connaissance du symbole est la conscience de sa cause. Cette cause peut avoir plusieurs effets qui — par parenté — se rattachent au symbole. La conscience simultanée de ces effets est cabale de symbole.

Cette cabale de symbole ne peut se transcrire que par image évoquant tous les aspects simultanés d'un fait.

Il en résulte que, seule, l'image concrète peut appeler la notion abstraite.

On ne devra jamais perdre de vue cette évocation constante du plus abstrait par le concret, qui est le principe de base de la pensée pharaonique.

Sans adopter ce principe, il est impossible de comprendre le prodigieux enseignement que nous ont légué les Anciens Égyptiens, aussi bien dans leur architecture que dans leurs images et leurs textes hiéroglyphiques.

Le problème du déchiffrement des hiéroglyphes.

Il est difficile d'exposer une question aussi complexe en quelques lignes. L'écriture hiéroglyphique est un système, basé sur des données symboliques et sur une logique vitale.

Les égyptologues ont étudié rationnellement les hiéroglyphes, en tant que système, depuis la géniale découverte de Champollion. Ils ont fixé la valeur phonétique des hiéroglyphes. Ils ont défini la grammaire de la langue courante et constaté son évolution.

Mais en excluant la possibilité d'une interprétation symbolique de l'écriture, affirmée pourtant par tous les auteurs classiques, les égyptologues se sont fermé la compréhension de l'origine du système hiéroglyphique et de son sens profond.

Les anciens Egyptiens ont répété, des milliers de fois, des images et des textes qui, s'ils avaient eu anciennement la valeur que leur donnent aujourd'hui les égyptologues, auraient dénoté la grande pauvreté d'esprit de leurs auteurs.

Or, quand on songe aux difficultés techniques qu'ont dû vaincre les artistes anciens pour construire et décorer leurs monuments, l'effort qu'ils ont déployé pour aboutir à un tel résultat paraît sans rapport avec ce que nous croyons comprendre de la civilisation pharaonique.

Devant cette constatation, qui prouve l'erreur de nos méthodes actuelles de recherche, le bon sens nous impose cette conclusion: nous ne devons plus étudier l'Égypte avec *notre* mentalité, mais bien tenter de nous adapter à la sienne.

L'interprétation d'un texte hiéroglyphique, d'après la suite logique de ses signes et de ses mots, permet de découvrir un sens littéral assez banal, en rapport avec les figures qui illustrent ce texte.

Mais si l'on réfléchit sur les racines des mots, sur les métaphores que cachent leurs lettres élémentaires, sur les parentés de ces mots, sur leurs homonymes, sur la vertu des groupements de mots en enchaînements qui ne sont point habituels, sur les orthographes anormales, ou la disposition curieuse des signes, alors la compréhension se développe d'une autre façon. L'analyse égyptologique devient un *système d'exégèse* qui prend un caractère d'originalité saisissante.

S'il est certain que les Egyptiens mirent au point tout un système d'interprétation de textes, d'une élasticité sans pareille; si d'après eux chaque lettre contient un sens littéral et un sens figuré — qui lui-même est souvent multiple —, on ne peut pas croire cependant qu'ils se complurent simplement dans la plus singulière gymnastique intellectuelle qu'on puisse imaginer.

En cela, ils avaient un but: la formation d'individus dans la mentalité symbolique, le groupement d'une élite capable de comprendre le lien vital entre tous les éléments d'un sujet.

N'oublions pas à ce propos les termes dans lesquels les scribes pharaoniques nous ont parlé de leurs sages: « Ils ont caché, nous disent-ils au papyrus Chester Beatty, leur haute Science aux hommes de la terre, mais ils l'ont formulée *par écrit* dans leur Enseignement ».

Ainsi donc, l'Égypte ancienne n'a pas gardé, pour elle seule, ses secrets. Elle les a *inscrits* en une écriture vitale et vraie, sur tous les monuments où elle a inlassablement répété sa conception de l'Univers et de l'homme microcosme. Elle les

offre à tous ceux qui, comme disent les textes, sont suffisamment « ouverts de cœur » pour en comprendre la portée.

Pour déchiffrer les hiéroglyphes, il ne faut donc pas seulement être philologue, il faut être avant tout philosophe.

Les principes de l'architecture égyptienne et du temple pharaonique.

Sans philosophie, il n'y a pas d'architecture, mais seulement une technique du bâtiment. Or, l'histoire nous apprend que les plus grands sages pharaoniques furent toujours des architectes. Le temple étant œuvre de philosophe, il doit donc être lu comme un livre.

C'est ce qu'un examen archéologique minutieux, entrepris sans préjugé, ne cesse de prouver, de mille façons.

Le temple est, avant tout, construit sur le principe de la géométrie. Or, en fait, l'aspect géométrique est défini par le ciel. Le temple égyptien est « à l'image du ciel » par son rattachement à des périodes astronomiques et sa mise en harmonie avec la révolution des astres.

Il est donc essentiellement conçu comme une construction qui évolue. C'est pourquoi on l'appelle en égyptien *Per...*, ou plus particulièrement *Ro-Per* ou *Erpe...*, c'est-à-dire « ce qui paraît, ce qui manifeste sur terre, l'activité créatrice ». Il est encore *Net...* « le lieu qui délimite », contenant le « Principe Naturel » *Neter...*

Le secret du temple est dans l'intelligence de son principe *Neter*. Or tout *Neter* n'est qu'un aspect du Tout, qui est Unité.

Si le *Neter* qu'abrite le temple est beau, le temple sera beau. Si le *Neter* est déplaisant, son temple également le sera, car il doit être la description parfaite du *Neter*. Le temple doit créer l'Idée du *Neter*, en tous sens, avec le matériau, comme avec les mesures, avec toutes ses figures et tous ses textes.

Certains temples sont consacrés aux principes cosmiques absolus de notre terre; on pourrait les nommer les temples de la Loi. Il y a aussi des temples de moments particuliers, qui peuvent radicalement changer de plans avec l'époque.

Philosophiquement parlant, le Roi construit son temple suivant la nature qu'il incarne, en lui donnant le caractère de son temps, mais en incluant dans la chose présente son passé et une possibilité de devenir; en cela, il y inscrit une genèse. Ce temple sera agrandi, aux moments convenables, par certains successeurs, qui le développeront selon ses phases préconçues.

Vrai Roi de droit divin, on adorera Pharaon dans les grands centres de l'Égypte, en rendant un culte, non pas à sa personne, mais au *Neter* qui est en lui. Il construira ses temples funéraires, dits de « millions d'années », où il rappellera ses ancêtres, et

annoncera ses descendants, régénérant en quelque sorte son principe royal, à travers eux.

Fonder un temple, c'est en fixer l'assise par des cérémonies variées: enfoncer les piquets, tendre le cordeau sur le terrain choisi, creuser le bassin pour chercher l'eau cachée, le remplir de sable où l'on enfouit parfois amulettes, bijoux et fragments typiques de statuettes, ménager dans ce sable, aux points marquant les angles et définissant les axes du futur édifice, les dépôts contenant les briques de matières diverses, les objets symboliques de base élémentaire et les séries de poteries variées, enfin, répandre le natron.

Les fondations proprement dites seront alors posées, qui porteront le temple pouvant «croître» et faire pousser la végétation de ses colonnades. Le temple est un organisme vivant, dans lequel mille détails concrets appellent la notion abstraite.

La conception des grands temples égyptiens n'est généralement pas due aux architectes contemporains des rois, qui y firent graver leurs cartouches.

A Edfou, par exemple, nous apprenons que Ptolémée X construisit, devant le pronaos d'Evergète II, une cour à colonnades, précédée d'un pylône fendant l'air, et qu'il avait enclos le couloir entourant cette cour et ce pronaos d'un mur de pierre en forme de quadrilatère, «disposant leur plan», dit un texte, «au lieu où ils devaient être, comme les avaient commencés les ancêtres, selon ce qui était inscrit au Grand Plan du Livre tombé du ciel, au Nord de Memphis».

Nous savons, par ailleurs, que ces travaux furent exécutés «conformément au Livre du Programme conducteur du Temple du *Neter* œuvre du chef ritualiste Imhotep, le Grand, fils de Ptah».

Ces dédicaces attiraient ainsi l'attention du visiteur sur le fait que ce temple ptolémaïque était basé sur la Loi d'Imhotep, principe directeur choisi par le grand maître d'œuvre de Zozer, sous la III^e dynastie.

Le cas n'est pas unique. Un texte gravé dans une des cryptes les plus secrètes du temple de Dendéra, rappelle les prescriptions relatives à une fondation de Thoutmôsis III, pour Hâthor et parle d'un grand plan inscrit sur un rouleau de cuir, découvert dans un mur du temps de Pépi I^{er}.

Il est encore fait mention du Grand Plan de renouvellement de Thoutmôsis III, après la découverte de vieux écrits remontant à l'époque de Khéops.

Ainsi, à Edfou comme à Dendéra, les constructeurs ptolémaïques font remonter le programme de leurs temples aux dynasties, qui furent l'assise de la civilisation pharaonique. Il ne s'agit point d'une allusion vague à un passé, alors plusieurs fois millénaire, mais d'une tradition architecturale unique,

établie par les sages de l'Ancien Empire et conservée dans le secret des temples. Cette tradition avait été alors codifiée sous la forme de Programme conducteur fixant, en des temps prescrits, l'ordonnance et la disposition des édifices sacrés.

Au cours des âges, maintes relations seront faites de convocations par Pharaon d'un conseil de techniciens initiés, dans le but de définir, en un temps, le canon d'un nouveau temple, ou sa rénovation, sur la base traditionnelle.

* * *

On doit considérer les temples égyptiens comme de véritables « *sommes* » de connaissance. Ils visent à exprimer, dans leur architecture et leur décoration, une vérité ou Loi cosmique, ou bien un détail de son jeu.

Tout est symbole dans un temple : ses jardins florissants, ses bassins, ses allées de béliers et de lions, ses pylônes et leurs mâts, ses obélisques, ses colonnes au décor subtilement varié, ses statues colossales, ses stèles et ses naos... Aucun détail n'est un fait de fantaisie. Et rien n'est sacrifié à l'esthétique.

Le canon est rigide. C'est la mesure qui est la base. « Que nul n'entre ici, s'il n'est géomètre... », faisait inscrire Platon sur la porte de son école... Tel était, à coup sûr, l'avertissement donné à ceux qui voulaient pénétrer le sens profond du sanctuaire égyptien qui — de par sa conception même — est de tous les temps. Quelles que soient les mesures qu'ils développent, les temples pharaoniques obéissent tous à un même but, celui d'exprimer une science géométrique, celles des *Kheperou*... ou transformations, celles des fonctions universelles : autant d'éléments de connaissance.

* * *

Par un heureux destin, quelques temples sont demeurés presque intacts, tels ceux d'Edfou, de Dendéra ou de Philae ; et leurs parois inscrites sont les pages d'un livre, contenant dans son intégrité le programme de leurs constructeurs. Mais la plupart des sanctuaires que nous ont laissés les pharaons sont aujourd'hui très ruinés ; et c'est le plus souvent sur des restes insignifiants, en apparence, que doit s'exercer la sagacité d'archéologues et d'architectes consciencieux. Depuis le début du siècle, les relevés ont atteint parfois une remarquable précision. Il est pourtant regrettable de constater que l'on n'a point donné une suffisante attention à des faits importants, qui font la vie même du temple, et sans lesquels on ne peut pas le comprendre. Nous critiquerons d'autant plus librement les archéologues qui négligent encore ces faits, qu'au début de notre carrière de fouilleurs, nous avons été de ceux-ci.

En dépit des apparences, le plan d'un temple n'est presque jamais symétrique d'une façon absolue. Chacune de ses mesures a son importance; les variations les plus minimes, constatées sur deux éléments architecturaux, à première vue insensibles, sont voulues. Aussi ne doit-on, en aucun cas, se permettre de reconstruire une colonne détruite en se basant sur sa voisine, de reconstituer un entrecolonnement, ou bien une porte, par simple comparaison.

Les mesures changent avec le temps. On pourra ainsi prévoir, dès sa construction, l'élargissement d'une porte, dont les montants seront à déplacer dans un avenir fixé.

Dans certains cas de jeu magique — j'entends par là l'évocation de l'idée — l'emplacement d'une ouverture peut avoir été tracé sur un dallage, sans qu'elle ait été exécutée; un mur recouvre alors le tracé de la porte fictive.

Les matériaux employés dans la construction du temple ont toujours une valeur symbolique, comme le montrent les inscriptions dédicatoires et monuments. La brique, par exemple, symbolisera le limon des eaux, alors que le grès indiquera la terre. Une paroi décorée, un pilier, une colonne, le montant d'une porte, peuvent être en deux matières différentes, calcaire et grès, granit et grès; l'effet est choquant, mais voulu. Dans les dallages, chaque sorte de pierre, granit ou albâtre, calcaire ou grès, joue son rôle de support du principe divin.

Des éléments de décoration n'ayant plus de valeur actuelle sont effacés; d'autres sont partiellement martelés ou grattés; certains sont retouchés pour en modifier les proportions; parfois même les traces d'une ancienne silhouette sont conservées dans le champ de la nouvelle pour faciliter la compréhension.

Il faut considérer comme un renouvellement caractéristique d'un témoignage qui doit durer la statue et le bas-relief que l'on dit ordinairement « *usurpés* », parce que le cartouche d'un roi y est remplacé par celui d'un de ses successeurs. Il ne s'agit point alors d'un témoignage d'impiété, mais de l'affirmation d'un programme sous un nom nouveau. Le maintien fréquent, en place très visible, du nom de celui contre qui aurait été commise l'action sacrilège, à côté du nom du soi-disant usurpateur, est une preuve évidente de l'erreur d'interprétation égyptologique.

Les statues et les bas-reliefs que l'on prétend « inachevés » comme si l'artiste en avait brusquement abandonné l'exécution en apprenant la mort de son maître, sont en réalité le fait d'un programme précis. Personnages dont les pieds seuls sont gravés, figures divines dont on n'a tracé que les trônes, pour ne citer que deux exemples, sont l'expression symbolique d'états incomplets ou passagers.

L'idée d'un développement progressif est encore typiquement exprimé dans une série de motifs analogues, commençant

par une ébauche sommaire, pour continuer par des dessins, de plus en plus précis et se terminer par un sujet complètement sculpté.

La ruine de la superstructure d'un grand nombre de temples laisse apparaître des éléments architecturaux remployés dans les assises des soubassements. Le fait a été constaté maintes fois, particulièrement à Eléphantine, El Kab, Tod, Ermant, Karnak et Médamoud. Certains archéologues ont prétendu qu'il s'agissait d'un remploi de matériaux pour des raisons d'économie, — avis puéril pour qui connaît l'étonnante prodigalité des pharaons, dans leurs entreprises architecturales. D'autres ont affirmé que ces pierres, formant une sorte de Wagh inaliénable, avaient été enterrées pêle-mêle dans les fondations d'un temple pour éviter leur destruction; et cette dernière opinion a prévalu. Aussi n'a-t-on pas hésité, en constatant que les édifices, à superstructure conservée, étaient remplis de documents anciens, à en exploiter les fondations, à la façon d'une carrière, dans l'espoir d'y trouver des inscriptions intéressantes. Cette méthode a été spécialement appliquée au cours des dernières années, permettant la mise au jour de monuments de premier ordre. Pourtant, quelle que soit l'importance des résultats obtenus, on doit aujourd'hui constater que ces travaux ont été effectués sans précautions suffisantes.

Ceux qui conduisent de telles fouilles doivent savoir que les blocs remployés dans les fondations ou dans la maçonnerie des parois, des édifices pharaoniques, ne furent pas disposés au hasard, mais minutieusement choisis pour jouer un rôle déterminé. Il importe donc, si l'on se permet de déplacer un seul de ces blocs, d'en noter au préalable très exactement la position, le niveau, le sens et l'orientation des faces décorées. S'il s'agit d'une statue, les mutilations sont à remarquer soigneusement.

Quand vient un nouveau temps, que déterminent les astronomes, le roi régnant ose détruire les monuments de ses aïeux pour les refaire conformes au programme de l'époque. Chaque *Neter* a son temps, comme chaque semence donnant fruit. Le pharaon démolit parfois de splendides édifices; mais, en cela, il ne leur fait point de tort, car il conserve leurs éléments essentiels, dans les fondations de ses nouvelles constructions. Il impose, sur le chaos des blocs de ses prédécesseurs qui lui sert de base, sa conception d'un nouveau temple, dans lequel sont spécialement exprimés les principes qui correspondent à son règne. Cette œuvre est une régénération rendue nécessaire par l'époque où on l'effectue. Ainsi, les éléments architecturaux et décoratifs, cachés dans les fondations, ont une place définie dans cette sorte de bibliothèque secrète que des sages incorporent à la masse même du temple.

Au cours de ces dernières années, mon collègue ROBICHON et moi, nous avons eu l'occasion de relever, dans tous les tem-

ples qui s'échelonnent sur les rives du Nil, du Delta en Nubie, des milliers d'exemples de réemplois, tous motivés par l'application systématique d'une directive philosophique formelle.

Il convient donc que ces faits ne soient plus négligés à l'avenir.

* * *

L'Egypte pharaonique a inscrit dans la pierre la plus ancienne tradition qui nous soit accessible. Les sages ont su figurer, au moyen de symboles, une représentation vraie des valeurs cosmiques; ils n'ont jamais cessé de répéter la correspondance totale de l'homme à son univers. Il nous est aujourd'hui permis, grâce à la géniale découverte de Champollion, de connaître l'existence de cette tradition millénaire. *On peut ne pas la comprendre*, mais il est impossible de la nier, et impardonnable de la détruire.

C'est — dira-t-on — ce qu'a su l'Egypte ancienne qui est grand, et non point le squelette de ses monuments. La chose est vraie; et les temples pharaoniques pourraient être détruits par le temps et par les archéologues, si nous avions gardé cette tradition et su l'entretenir; mais nous devons admettre que nous l'avons perdue.

Efforçons-nous donc de sauvegarder religieusement ces ruines, qui comptent parmi les plus grands trésors de notre humanité, sans jamais en modifier le moindre détail par de stupides restaurations. Nous n'avons que faire en Egypte de nouveaux Viollet-le-Duc ! Evitons simplement la destruction des monuments, en les protégeant de mille façons. Fouillons avec minutie et publions avec soin le résultat de nos recherches. Rendons-nous compte de la responsabilité encourue par l'Egyptologue, ou l'architecte, qui détruit à jamais, par ignorance ou vanité, le document d'une valeur inestimable qu'aurait pu comprendre un de ses successeurs.

Alexandre VARILLE.

IMP. SNOECK-DUCAJU & FILS, GAND